

## NOTRE CAPTIVITÉ A TOBOLSK

(Août-Décembre 1917)

Quelles raisons avaient décidé le Conseil des ministres à transporter la famille impériale à Tobolsk ? Il est difficile de le déterminer. Lorsque Kérénsky annonça ce transfert à l'empereur, il en expliqua la nécessité en disant que le gouvernement provisoire avait résolu de prendre des mesures énergiques contre les bolchéviks; il allait en résulter une période de troubles et de conflits armés dont la famille impériale pouvait être la première victime; il était donc de son devoir de la mettre à l'abri des événements. On a prétendu d'autre part que ce fut un acte de faiblesse vis-à-vis des extrémistes, qui, inquiets de voir se dessiner dans l'armée un mouvement en faveur de l'empereur, exigeaient son exil en Sibérie. Quoi qu'il en soit, le voyage de la famille impériale de Tsarskoïé-Sélo à Tobolsk s'effectua dans de bonnes conditions et sans incident notable.

Partis le 14 août à 6 heures du matin, nous atteignons le 17 au soir Tioumen – la station de chemin de fer la plus rapprochée de Tobolsk – et nous prenons place quelques heures plus tard sur le bateau *Rouss*.

Le lendemain, nous passons devant le village natal de Raspoutine, et la famille, réunie sur le pont, pouvait contempler la maison du *staretz* qui se détachait nettement au milieu des *isbas*. Cet événement n'avait rien qui dût la surprendre, car Raspoutine avait prédit que cela serait, et le hasard des circonstances semblait une fois de plus venir confirmer ses paroles prophétiques.

Le 19, vers la fin de l'après-midi, nous apercevions brusquement à l'un des tournants de la rivière la silhouette dentelée du Kremlin qui domine Tobolsk, et un peu plus tard nous arrivions à destination.

La maison qui devait nous recevoir n'étant pas prête, nous fîmes forcés de rester quelques jours sur le bateau qui nous avait amenés et, le 26 août seulement, nous nous installions dans notre nouvelle résidence.

La famille occupait tout le premier étage de la maison du gouverneur, construction spacieuse et confortable. La suite habitait la maison Kornilof, appartenant à un riche marchand de Tobolsk, qui se trouvait de l'autre côté de la rue et presque en face de la première. La garde était formée de soldats des anciens régiments de tirailleurs de la famille impériale, qui étaient venus de Tsarskoïé-Sélo avec nous. Ils étaient sous les ordres du colonel Kobylinsky, homme de cœur qui s'était sincèrement attaché à ceux dont il avait la surveillance; il fit tout ce qu'il put pour adoucir leur sort.



Au début, les conditions de notre captivité furent assez semblables à celles de Tsarskoïé-Sélo. Nous avions tout le nécessaire. L'empereur et les enfants souffraient néanmoins du manque d'espace. Ils ne disposaient en effet pour leurs promenades que d'un potager fort exigu, et d'une cour qu'on avait créée en entourant d'une clôture une rue très large et peu fréquentée bordant au sud-est la maison d'habitation. C'était bien peu, et l'on y était exposé aux regards des soldats, dont la caserne dominait tout l'espace qui nous était réservé. Par contre les personnes de l'entourage et les domestiques étaient plus libres qu'à Tsarskoïé-Sélo, du moins au début, et pouvaient aller en ville ou dans les environs immédiats.

En septembre arriva à Tobolsk le commissaire Pankratof, envoyé par Kérénsky. Il était accompagné de son adjoint Nikolsky, comme lui ancien déporté politique. Pankratof était un homme assez instruit, de caractère doux, le type du sectaire illuminé. Il fit bonne impression sur l'empereur et par la suite se prit d'affection pour les enfants. Mais Nikolsky était une véritable brute dont l'action fut des plus néfastes. Borné et entêté, il s'ingéniait à inventer

chaque jour de nouvelles vexations. Dès son arrivée il exigea du colonel Kobylinsky que l'on nous obligeât à nous faire photographier. Comme ce dernier lui objectait que c'était superflu puisque tous les soldats nous connaissaient, – c'étaient les mêmes qui nous avaient gardés à Tsarskoïé-Sélo, il lui répondit : «On nous a forcés à le faire jadis, maintenant c'est à leur tour.» Il fallut en passer par là et nous eûmes depuis ce moment notre carte d'identité avec photographie et numéro matricule.

Les services religieux eurent lieu d'abord à la maison, dans la grande salle du premier étage. Le prêtre de l'église de l'Annonciation, son diacre et quatre nonnes du couvent Yvanovsky étaient autorisés à venir pour l'office. Mais, comme il n'y avait pas d'autel consacré, il était impossible de célébrer la liturgie. C'était là une grande privation pour la famille. Enfin, le 21 septembre, à l'occasion de la fête de la Nativité de la Vierge, on autorisa pour la première fois les prisonniers à se rendre à l'église. Ils en éprouvèrent beaucoup de joie, mais cette consolation ne devait se renouveler que bien rarement.



Ces jours-là on se levait de très bonne heure et, quand tout le monde était réuni dans la cour, on sortait par une petite porte donnant sur le jardin public que l'on traversait entre deux haies de soldats. Nous n'avons jamais assisté qu'à la première liturgie du matin, presque seuls dans cette église à peine éclairée par quelques cierges; le public était rigoureusement exclu. Il m'est arrivé souvent à l'aller ou au retour de voir des gens se signer ou tomber à genoux au passage de Leurs Majestés. D'une manière générale, les habitants de Tobolsk étaient restés très attachés à la famille impériale et nos gardiens durent à maintes reprises intervenir pour les empêcher de stationner sous les fenêtres ou de se découvrir et de faire le signe de la croix en passant devant la maison.

Pendant notre vie s'organisait peu à peu et nous étions arrivés, en mobilisant toutes les bonnes volontés, à reprendre l'instruction du tsarévitch et des deux plus jeunes des grandes-duchesses. Les leçons commençaient à neuf heures et étaient interrompues de onze heures à midi pour une promenade à laquelle l'empereur prenait toujours part. Comme il n'y avait pas de salle d'étude, l'enseignement se faisait soit dans la grande salle du premier étage, soit chez Alexis Nicolaïévitch, ou dans ma chambre – j'habitais au rez-de-chaussée l'ancien cabinet du gouverneur. À une heure, tout le monde se réunissait pour le déjeuner. Toutefois l'impératrice, lorsqu'elle était souffrante, prenait souvent ses repas chez elle avec Alexis Nicolaïévitch. Vers deux heures, nous sortions de nouveau, et l'on se promenait ou l'on jouait jusqu'à quatre heures.

L'empereur souffrait beaucoup du manque d'exercice physique. Le colonel Kobylinsky auquel il s'en était plaint fit amener des troncs de bouleaux, acheta des scies et des haches, et nous pûmes préparer le bois dont on avait besoin pour la cuisine et les poêles. Ce fut là une de nos grandes distractions en plein air pendant notre captivité de Tobolsk, et les grandes-duchesses elles-mêmes s'étaient passionnées pour ce nouveau sport.

Après le thé les leçons reprenaient et se terminaient vers six heures et demie. Le dîner avait lieu une heure plus tard, puis on montait prendre le café dans la grande salle. Nous avons tous été invités à passer la soirée avec la famille et cela devint bientôt une habitude pour plusieurs d'entre nous. On organisa des jeux et l'on s'ingénia à trouver des distractions pour rompre la monotonie de notre captivité. Lorsqu'il commença à faire très froid et que la grande salle fut devenue inhabitable, nous nous réfugiâmes dans la chambre voisine qui était le salon de Sa Majesté, seule pièce vraiment confortable de la maison. L'empereur lisait souvent à haute voix pendant que les grandes-duchesses travaillaient à l'aiguille ou jouaient avec nous. L'impératrice faisait habituellement une ou deux parties de bésigue avec le général Tatichtchef, puis elle prenait à son tour un ouvrage, ou restait étendue sur sa chaise longue. Et c'est dans cette atmosphère de paix familiale que nous passions les longues soirées d'hiver, comme perdus dans l'immensité de cette Sibérie lointaine.

Une de nos plus grandes privations pendant notre captivité de Tobolsk était l'absence presque absolue de nouvelles. Les lettres ne nous parvenaient que très irrégulièrement et avec de grands retards. Quant aux journaux, nous en étions réduits à une méchante feuille locale, imprimée sur papier d'emballage qui ne nous donnait que des télégrammes vieux de plusieurs jours et le plus souvent défigurés et tronqués. L'empereur, cependant, suivait avec angoisse les événements qui se déroulaient en Russie. Il comprenait que le pays courait à sa perte. Un moment l'espoir lui était revenu lorsque le général Kornilof avait offert à Kérénsky de marcher sur Pétrograd pour mettre fin à l'agitation bolchéviste, qui devenait de plus en plus menaçante. Sa tristesse avait été immense de voir le gouvernement provisoire écarter cette ultime chance de salut. C'était là, il le comprenait, le seul moyen d'éviter encore, peut-être, l'imminente catastrophe.

J'entendis alors pour la première fois l'empereur regretter son abdication. Il avait pris cette décision dans l'espoir que ceux qui avaient voulu son éloignement seraient capables de mener à bien la guerre et de sauver la Russie. Il avait craint que sa résistance ne fût l'occasion d'une guerre civile en présence de l'ennemi et il n'avait pas voulu que le sang d'un seul Russe fût versé pour lui. Mais son départ n'avait-il pas été suivi à brève échéance de l'apparition de Lénine et de ses acolytes, agents soudoyés de l'Allemagne, dont la propagande criminelle avait détruit l'armée et corrompu le pays ? Il souffrait maintenant de voir que son renoncement avait été inutile et que, n'ayant eu en vue que le bien de sa patrie, il l'avait en réalité desservie en s'en allant. Cette idée devait le hanter toujours davantage et devenir pour lui, par la suite, une cause de grande anxiété morale.

Vers le 15 novembre, nous apprîmes que le gouvernement provisoire était renversé et que les bolchéviks s'étaient emparés du pouvoir. Mais cet événement n'eut pas de répercussion immédiate sur notre vie et ce ne fut, comme nous le verrons, que quelques mois plus tard que l'on songea à s'occuper de nous.

Les semaines passaient et les nouvelles qui nous parvenaient étaient de plus en plus mauvaises. Il nous était toutefois bien difficile de suivre les événements et d'en saisir la portée, car les données dont nous disposions ne nous permettaient ni d'en comprendre les causes ni d'en supputer les conséquences. Nous étions si loin, à tel point isolés du monde entier ! Et, si nous arrivions encore à savoir à peu près ce qui se passait en Russie, nous ignorions presque tout de l'Europe.

Cependant les doctrines bolchévistes avaient commencé leur œuvre de destruction dans le détachement qui nous gardait et qui jusque-là y avait assez bien résisté. Il était composé d'éléments très divers : les soldats du 1<sup>er</sup> et du 4<sup>e</sup> régiment étaient en majorité bien disposés pour la famille impériale et tout spécialement pour les enfants. Les grandes-duchesses, avec la simplicité qui faisait leur charme, aimaient à parler à ces hommes qu'elles sentaient comme elles rattachés au passé, elles les questionnaient sur leurs familles, leurs villages ou sur les combats auxquels ils avaient pris part pendant la grande guerre. Alexis Nicolaiévitch, qui était resté pour eux «l'héritier», avait, lui aussi, gagné leur cœur et ils s'employaient à lui faire plaisir et à lui procurer des distractions. Une section du 4<sup>e</sup> régiment, composée presque exclusivement de vieilles classes, se faisait tout particulièrement remarquer par son attachement, et c'était toujours une joie pour la famille de voir réapparaître ces braves gens. Ces jours-là l'empereur et les enfants se rendaient en cachette au corps de garde et entretenaient ou jouaient aux dames avec les soldats sans que jamais l'un d'entre eux se soit départi de la plus stricte correction. C'est là qu'ils furent surpris une fois par le commissaire Pankratof qui s'arrêta stupéfait sur le pas de la porte, considérant à travers ses lunettes ce spectacle imprévu. L'empereur voyant son air déconcerté lui fit signe de venir s'asseoir près de la table. Mais le commissaire ne se sentait évidemment pas à sa place : il marmonna quelques paroles inintelligibles et, tournant sur ses talons, s'en fut tout déconfit.

Pankratof, je l'ai dit plus haut, était un sectaire imbu de principes humanitaires; ce n'était pas un mauvais homme. Dès son arrivée, il avait organisé des leçons pour les soldats, les initiant aux doctrines libérales et s'efforçant de développer leur patriotisme et leur civisme. Mais ses efforts se tournèrent contre lui. Adversaire convaincu des bolchéviks, il ne fit en réalité que leur préparer le terrain et favoriser, sans en rendre compte, le succès de leurs idées. Il devait en être, comme on le verra, la première victime.

Les soldats du 2<sup>e</sup> régiment s'étaient dès le début fait remarquer par leurs sentiments révolutionnaires; à Tsarskoïé-Sélo déjà ils avaient causé aux captifs de nombreux ennuis. Le coup d'État bolchéviste vint augmenter leur puissance et leur audace; ils étaient parvenus à

## CHAPITRE 19

obtenir la formation d'un «comité de soldats» qui tendait à apporter à notre régime de nouvelles restrictions et à substituer peu à peu son autorité à celle du colonel Kobylinsky. Nous eûmes la preuve de son mauvais vouloir à l'occasion de l'arrivée de la baronne de Buxhoeveden (fin décembre v. s.) Elle avait pris part à notre captivité de Tsarskoïé-Sélo et son état de santé seul l'avait empêchée à partir avec nous. À peine rétablie, elle vint, avec l'autorisation de Kérénsky, rejoindre Sa Majesté. Le comité des soldats refusa net de la laisser entrer dans la maison et elle dut se loger en ville. Ce fut là un vif chagrin pour l'impératrice et pour toute la famille qui avaient attendu son arrivée avec une grande impatience.

Nous atteignîmes ainsi la fête de Noël.

L'impératrice et les grandes-duchesses avaient préparé de leurs mains, pendant de longues semaines, un cadeau pour chacun d'entre nous et pour chacun des domestiques. Sa Majesté distribua plusieurs gilets de laine qu'elle avait tricotés elle-même : ainsi, par des attentions touchantes, elle cherchait à témoigner sa reconnaissance à ceux qui étaient restés fidèles.

Le 24 décembre, le prêtre vint à la maison pour les vêpres; tout le monde se réunit ensuite dans la grande salle, et la joie des enfants fut grande d'offrir la «surprise» qui nous était destinée. Nous ne formions plus, on le sentait, qu'une grande famille; on s'efforçait d'oublier les préoccupations, les tristesses de l'heure, pour jouir sans arrière-pensée, en toute communion des cœurs, de ces moments d'intimité sereine.

Le lendemain, jour de Noël, nous nous rendîmes à l'église. Sur l'ordre du prêtre, le diacre entonna le *Mnogolétié* (prière pour la prolongation des jours de la famille impériale). C'était une imprudence qui ne pouvait qu'attirer des représailles. Les soldats, avec des menaces de mort, exigèrent la révocation du prêtre. Cet incident troubla le souvenir bienfaisant qu'on eût pu garder de cette journée. Il en résulta aussi pour nous de nouvelles vexations et la surveillance se fit encore plus rigoureuse.